

TRAIT D'UNION

Organe régional du Centre d'Action et de Défense des Immigrés

Direction, Administration :
2, rue Alfieri, 2 — MARSEILLE

(C. A. D. I.)

ANCIENNE « TRIBUNE DE L'IMMIGRATION »

Tarif des Abonnements :
1 an, 140 francs — 6 mois, 70 francs
3 mois, 40 francs

LE PROBLÈME DES IMMIGRÉS RAPATRIÉS

MÊMES SACRIFICES - MÊMES DROITS

par **GEORGES**

Nous insistons encore une fois sur la profonde déception qu'éprouvent des milliers d'immigrés qui, après des années passées dans les stalags, les camps de Buchenwald, de Bergen-Belsen, de Dachau et dans les autres camps de la mort lente, après avoir travaillé en esclaves dans les usines de guerre allemandes, reviennent aujourd'hui le cœur plein d'amour pour la France, leur deuxième patrie, là où se trouvent leur foyer, leur famille, et qui en arrivant à la frontière, se voient traités en hommes sans aucun droit, en hommes d'une condition inférieure.

Leurs camarades de captivité français touchent une prime d'accueil de 1.000 fr. et une indemnité de congé équivalant à quinze jours ou un mois du salaire moyen départemental; s'il s'agit des prisonniers de guerre, encore une prime de démobilisation et une avance de solde, s'il s'agit de déportés politiques, une prime de 5.000 fr. Eux, les immigrés, n'ont pas droit à ces primes, même qu'ils sont des engagés volontaires dans l'armée française et prisonniers de guerre. On les a simplement oubliés.

Et ils se demandent maintenant: est-ce qu'il est digne de la France de la déclaration des Droits de l'homme, de faire cette distinction? Ils étaient tous ensemble là-bas. Français et immigrés en France; ils ont souffert, ils ont été libérés. Quand ils portaient les vêtements de bagnard, il n'y avait aucune différence entre eux. Est-ce qu'il doit y en avoir une maintenant qu'ils touchent le sol de la France?

Si la guerre n'avait pas éclaté, combien de ces immigrés auraient obtenu depuis longtemps leur naturalisation!

C'est tout à fait naturel, s'ils croient, en ayant supporté les mêmes sacrifices que leurs frères français, d'avoir les mêmes droits.

Nous sentons le besoin de dire à ces immigrés déçus qu'il y a des larges couches de l'opinion publique française, qui comprennent parfaitement la justesse de leurs revendications. Ainsi, la Fédération des Déportés et Internés Politiques vient de demander au gouvernement, d'assimiler complètement les étrangers déportés aux Français; elle exige même que la prime d'accueil soit donnée à tous les étrangers qui, venant

d'Allemagne, traversent la France pour être rapatriés dans leurs pays respectifs, le gouvernement français se pouvant faire rembourser ces sommes par les consulats accrédités en France.

Aussi, notre article dans le dernier numéro du « Trait d'Union » sur le problème des immigrés rapatriés, nous a valu un courrier nombreux avec des lettres de consentement, que nous savons bien estimer.

De même, nous avons eu des renseignements de la part des représentants des autorités compétentes (Ministère des Prisonniers et Ministère du Travail) que nous enregistrons avec satisfaction.

On nous a assuré que les prisonniers de guerre rapatriés non français qui, avant la guerre, possédaient une carte de travailleurs, n'ont qu'à se présenter au Service des Etrangers de la Préfecture (3, cours Pierre-Puget, à Marseille), munis de leur fiche de démobilisation et de rapatriement, pour obtenir gratuitement le renouvellement de leur carte d'identité. Ils

auront immédiatement un permis de séjour de deux mois en attendant la nouvelle carte de travailleur.

Exactement, la même procédure aura lieu pour les déportés politiques et déportés du S.T.O.; seulement, que ces deux catégories, manquant de la fiche de démobilisation, devront à sa place apporter toutes les pièces qui puissent prouver leur qualité de déportés. C'est évident qu'il faut éviter l'infiltration de volontaires de la relève et de miliciens de Darnand parmi les rapatriés honnêtes.

L'immigré rapatrié a le même droit au travail que le déporté ou prisonnier de guerre français; on nous assure en lieu compétent qu'il doit être réintégré dans son ancienne occupation et seulement si, à cause d'une force majeure, cette réintégration ne peut pas avoir lieu, il devra se faire inscrire au Service de reclassement ou de Réadaptation professionnelle à la Maison du Prisonnier.

Nous prenons acte de ces déclarations, contents de voir là la reconnaissance de la justesse des revendications des immigrés déportés que le C. A. D. I. a toujours soutenues.

Lire la suite en 2^e page.

UNE JUSTE RÉCOMPENSE

par **G. LARCHE**

En attribuant au Centre d'Action et de Défense des Immigrés la qualité de Mouvement de Résistance, le Conseil National de Résistance, a tenu à témoigner aux milliers d'immigrés qui ont combattu aux côtés du peuple français son affection et sa reconnaissance.

Parallèlement à ce geste d'ordre moral et humain, le C. N. R. donne aux immigrés combattants de la résistance la possibilité de bénéficier de l'ordonnance du 3 mars 1945 portant application aux membres de la résistance des pensions militaires fondées sur le décès ou l'invalidité.

D'après cette ordonnance, la « détermination de la qualité de membre de la Résistance » est obtenue comme suit :

« Soit considérés comme membres de la Résistance :

« Toute personne ayant accompli des actes de résistance en France métropolitaine ou dans les territoires d'outre mer, pour le compte :

« Soit d'un organisme d'action française ou alliée, sous réserve, dans ce dernier cas, de n'avoir contrevenu à aucune des obligations inhérentes à la qualité de citoyen français.

« Soit d'un groupement reconnu par le Conseil National de la Résistance ou d'un groupement que le Conseil déclarera, dans un délai de deux mois à dater de la publication de la présente ordonnance, pouvoir être reconnu comme groupement de résistance. »

Ainsi, il est clair que tous les membres organisés au sein des comités nationaux de libération et adhérant au Centre d'Action

et de Défense des immigrés, combattants de la résistance peuvent, sans contestation, bénéficier de cette mesure.

Par cette ordonnance, est-il dit dans l'exposé des motifs: « La République Française reconnaissante envers ceux qui, bien que n'appartenant pas aux armées de terre, de mer ou de l'air, ont contribué à assurer le salut de la Patrie, proclame et détermine, conformément aux dispositions de la présente ordonnance, le droit à réparation :

« 1^o Des membres de la Résistance affectés d'infirmités résultant de leur action contre l'ennemi ou l'autorité de fait se disant gouvernement de l'Etat Français;

« 2^o Des veuves, des orphelins et ascendants de ceux qui sont morts pour la délivrance de la patrie. »

En conséquence, les immigrés organisés au sein du C. A. D. I. ont le droit aux pensions militaires qui sont accordées aux mutilés, aux veuves et aux orphelins. Les immigrés qui ont contribué par leur sacrifice et leur sang à l'œuvre de libération du pays où ils ont trouvé l'hospitalité et qui ont payé leur dette de reconnaissance, acquièrent ainsi le droit de jouir des lois dont pourront bénéficier tous les combattants de la résistance.

La reconnaissance par le C. N. R. de la qualité de groupement de la Résistance au Centre d'Action et de Défense des Immigrés permet aux milliers de résistants immigrés de se sentir les égaux de leurs compagnons français et de continuer à combattre et à travailler pour la grandeur de leur pays d'adoption.



L'étonnement de Marianne, ou le maintien de salaires sur leur niveau

LE C. A. D. I. DANS LES USINES

UNE IMPORTANTE REUNION AUX ACIERIES DU NORD A MARSEILLE

Le 1er juin, a eu lieu aux Acieries du Nord, une très importante réunion convoquée par le C. A. D. I. à laquelle ont pris part un nombre important d'ouvriers immigrés travaillant dans ces Etablissements.

Le secrétaire du C. A. D. I., M. GREGOIRE, fit un exposé approfondi des revendications des ouvriers immigrés et de leurs tâches actuelles dans la reconstruction de la France, et pour les Etats Généraux de la Renaissance française. Ses paroles ont laissé une profonde impression sur l'assemblée qui répondit avec enthousiasme à son appel de former un C. A. D. I. d'usine, qui donnera la garantie que cette nouvelle section fera un travail important parmi les ouvriers immigrés aux A. D. N. et fournira en même temps un exemple entraînant pour les autres grandes usines qui occupent de la

main-d'œuvre étrangère. Après l'exposé de M. Grégoire une discussion très animée montra l'intérêt que portent les ouvriers des A. D. N. aux problèmes posés par le C. A. D. I.

Il faut signaler que dans les Acieries du Nord la main-d'œuvre immigrée jouit déjà d'une grande considération. Le Comité Syndical, passant outre le règlement sur la formation des Comités d'Entreprises, a déjà laissé participer à ces élections les ouvriers étrangers au même titre que les ouvriers Français.

Il faut espérer que cette réunion aux A. D. N. marque une étape dans le développement du mouvement des ouvriers immigrés de Marseille. L'initiative prise par les A. D. N. doit être suivie partout où les immigrés se donnent à la tâche difficile de la reconstruction économique du pays.



ARCHIVO

Les mineurs d'Alès acclament les revendications du C.A.D.I.

Le C.A.D.I. d'Alès, dans le Gard, qui montre une activité tout à fait remarquable, avait convoqué pour le samedi 19 mai, un meeting au théâtre municipal de la ville.

Longtemps avant l'heure fixée de l'ouverture de ce meeting, les immigrés, la plupart des mineurs des puits de charbon de ce bassin houiller, commencèrent à affluer. Ils vinrent, non seulement de la ville même, mais aussi de toutes les localités environnantes et il ne se présentèrent pas seuls mais accompagnés de leurs camarades de travail français qu'ils avaient su intéresser à ce meeting. Ainsi, cette manifestation d'unité entre les ouvriers immigrés et français, s'est déroulée dans une atmosphère de fraternité, pleine d'enthousiasme.

Le meeting était placé sous la présidence d'honneur du général de Gaulle, du Commissaire régional de la République, M. Bounin et du sous-préfet d'Alès, et de tous les martyrs de la Résistance française et immigrés. La présidence effective était assurée par le premier adjoint au maire d'Alès, remplaçant M. le Maire qui s'était fait excuser.

M. le Maire-adjoint ouvrit l'assemblée avec quelques mots très chaleureux en démontrant l'apport important des immigrés à la production de la région. Il rappela aussi, la vaillance avec laquelle les immigrés ont combattu dans les maquis pour la libération de la France.

Un représentant du Parti socialiste, prit la parole pour démontrer que la France était toujours accueillante envers ceux qui sont venus travailler sur son sol.

Le représentant du Parti communiste, démontra dans son exposé très intéressant comment la réaction a cherché toujours à se servir des ouvriers immigrés en les considérant comme une catégorie d'ouvriers de 2^e classe, pour pouvoir mieux exploiter la classe ouvrière française. C'est pour cela qu'il faut leur donner un statut juridique, surtout maintenant, après la libération de la France, après avoir eu à côté de la Résistance française, dans les maquis, aux F.T.P. et sur les barricades dans les villes, des milliers et des milliers d'immigrés.

Le dernier orateur était le représentant du secrétariat régional du C.A.D.I. de Marseille, qui,

dans un exposé très documenté démontra comment, dernièrement, l'opinion publique française a commencé à s'intéresser activement du problème de l'immigration. Cela n'arrive pas par hasard, mais parce que le problème de l'immigration est un problème français. C'est dans l'intérêt de la France même de donner aux immigrés un statut juridique, juste et démocratique, surtout dans le moment actuel, où après l'écrasement du fascisme hitlérien, et l'instauration d'un régime démocratique dans les pays libérés, il faut s'attendre à ce que ces pays feront appel à leurs compatriotes en vue de retourner chez eux. Si l'on ne veut pas priver la France d'une main-d'œuvre très importante, il faut que le régime des vexations et des brimades envers les immigrés cesse complètement. L'orateur montra avec chiffres à

l'appui que l'immigration composée d'éléments jeunes et sains pourra aussi aider la France efficacement à surmonter les difficultés actuelles du point de vue démographique.

L'Assemblée vota à l'unanimité une résolution dans laquelle les immigrés s'engagent ensemble avec les ouvriers français de donner toutes leurs forces pour la reconstruction et le relèvement de la France et réclament de leur côté un statut juridique juste et humain.

Le meeting se termina avec un programme artistique très riche en danses et chansons folkloriques. Pour sa parfaite réussite il faut féliciter les organisateurs de ce meeting, comme tous les groupes participants : polonais, espagnols et italiens, qui méritèrent bien les applaudissements du public.

Le salut de la Résistance française aux partisans italiens

Le Comité Italien de Libération Nationale du département du Gard nous communique deux lettres qu'il a reçues de la part d'organismes de la Résistance Française et qui constituent un beau témoignage pour l'amitié franco-italienne.

Le premier document c'est une lettre du club des Résistants de Nîmes. Voici le texte :

Le club des Résistants vous adresse à son tour son salut fraternel; il est heureux de voir la Grande Italie enfin délivrée du fascisme, et se félicite de vous savoir à nos côtés, pour la défense de la liberté et de la démocratie et vous félicite pour les heureux résultats remportés au point de vue d'épuration, par les patriotes italiens.

Vive l'Italie nouvelle! Vive la Résistance italienne! Vive l'amitié franco-italienne!

Et la lettre suivante vient

de la part des organisations de la Résistance de Saint-Gervasy :

Les organisations de la Résistance de Saint-Gervasy (Gard) aux partisans italiens.

A l'occasion du 1^{er} mai, les travailleurs patriotes de la localité adressent à leurs camarades partisans transalpins leurs félicitations enthousiastes pour le courage et la hardiesse avec lesquels ils ont mené rapidement à bien la tâche qu'ils avaient entreprise dans le Piémont et la Lombardie.

Vivent les partisans italiens!

Au nom des organes F.N., C.G.T., P.C., U.F.F., M.N. P.G.D.

Par ordre, le responsable du F.N.

On ne peut qu'applaudir à ces organisations qui montrent quelle réponse il faut donner aux manœuvres de xénophobie de la 5^e colonne.

Le problème de la dénatalité et la naturalisation

Le problème de la dénatalité française préoccupe beaucoup l'opinion publique. Nous lisons à ce propos dans la revue parisienne « Les Echos » du 8 mai : « La France est un pays d'immigration et sa politique démographique serait incomplète si elle ne lui commandait pas de procéder à l'assimilation de tous les bons éléments installés sur son sol.

« Une commission interministérielle, constituée sur l'initiative de M. François de Menthon, ministre de la Justice, est chargée de définir les principes de la naturalisation des étrangers. Mais, sans plus attendre, une circulaire du 5 février 1945, a informé les préfets, responsables de la constitution des dossiers de naturalisation, que le ministre de la Justice avait décidé de reprendre l'examen de toutes les requêtes, et leur a enjoint de transmettre à la Chancellerie tous les dossiers en instance dans leurs services.

« Une décision des autorités de fait, qui ne craignaient pas le paradoxe de pratiquer une politique xénophobe au service de l'ennemi avait, sous l'occupation, entraîné la suspension de l'examen des demandes de naturalisation.

« Mais le gouvernement n'a pas l'intention de procéder sans

discernement à la naturalisation des étrangers établis en France

« Ce n'est pas seulement d'une population nombreuse que le pays a besoin, c'est aussi et surtout d'une population fidèle, loyale et saine. La naturalisation n'est d'ailleurs pas un droit, mais une faveur que la communauté française accorde aux étrangers susceptibles d'en bénéficier, sans dommages pour l'unité nationale.

« S'il est des étrangers dont l'événement a révélé qu'ils étaient dignes d'acquiescer la nationalité française, ce sont bien les combattants entrés au service de la France, dans ses armées ou dans ses organismes de résistance. Le ministre de la Justice a prescrit que les requêtes présentées par de tels étrangers soient transmises à la Chancellerie avant toutes autres et fassent l'objet d'un examen bienveillant.

« Seront ensuite transmises et dépouillées les demandes formulées par les étrangers dont la naturalisation offre un intérêt national certain en raison de leur valeur personnelle ou de leur situation de famille, et par les individus qui se sont acquis des titres indiscutables à la reconnaissance du pays. »

Nombreuses réunions d'amitié franco-italienne

Le Comité italien de Libération nationale organise actuellement avec le concours des représentants des organisations françaises, de nombreuses réunions d'amitié franco-italienne.

CASSIS ET BEDOULE

Dimanche 20 mai, deux grandes réunions ont eu lieu, l'une dans la matinée à Cassis, et l'autre dans l'après-midi à La Bédoule. La présidence de ces réunions était assurée par un représentant du Comité départemental de libération. Beaucoup d'immigrés italiens et de Français sont intervenus dans ces réunions où l'orateur du Comité régional italien a parlé des tâches de l'immigration italienne qui se posent après la libération totale de l'Italie. L'orateur est arrivé à la conclusion que seule l'amitié des deux peuples libres, italien et français, peut garantir efficacement une paix solide et durable.

AIX-EN-PROVENCE

Le samedi 26 mai, une grande réunion d'amitié franco-italienne a eu lieu à Aix-en-Provence, avec l'intervention d'un public très nombreux. L'orateur du Comité régional italien de libération nationale, M. Greggio, a fait un exposé clair et profond de tous les problèmes qui se présentent aujourd'hui devant l'immigration italienne de notre région. Il démontra que malgré les difficultés auxquelles le Comité régional a affaire après la réquisition de ses bureaux, il n'a jamais perdu le contact avec la masse des immigrés. Il insista particulièrement sur la nécessité du recrutement de nouveaux adhérents au Comité.

CHATEAU-GOMBERT

Dans une autre réunion, le 27 mai, à Château-Gombert, le même orateur parla du secours à apporter aux nombreux immigrés italiens venant en ce moment d'Allemagne, qui ont tant souffert pour la cause de la liberté.

BERRE

A Berre, le 27 mai, s'est tenue une réunion sous la présidence effective du maire, M. Padovani. Le représentant du Comité régional, M. Portalis, s'occupa dans son exposé des tâches actuelles de l'immigration italienne, soulignant la nécessité d'une étroite amitié entre les deux peuples italien et français.

Comité italien de libération nationale

Communiqués du secrétariat

Union des Femmes Italiennes. — Le siège de l'U.F.I. a été transféré provisoirement au 99, avenue de Toulon. Une permanence fonctionne tous les jours, de 10 h. à 12 h. et de 15 à 18 heures. L'assistance aux familles nécessiteuses sera donnée mercredi et vendredi, de 15 à 18 heures. On demande aux intéressés de se tenir strictement aux jours et aux heures indiqués pour éviter des déplacements inutiles.

Commission des solidarités et d'assistance. — La première réunion de la commission de solidarité et d'assistance a eu lieu mercredi 23 mai. Après une discussion profonde, y furent établies les normes d'un plan de travail en faveur des immigrés déportés, qui viennent d'être rapatriés, et des prisonniers internés.

Mêmes sacrifices - Mêmes droits

Suite de la 1^{re} page.

Pourtant, les immigrés déportés sont encore loin d'avoir obtenu pleine satisfaction.

Il y a quelques jours, deux Polonais, prisonniers de guerre rapatriés, se sont présentés dans nos bureaux et ils nous ont raconté qu'ils ont vu, à leur arrivée à Metz, séparer tous les prisonniers de guerre étrangers de prisonniers français; les étrangers ayant servi dans l'armée française, n'ont touché ni prime d'accueil, ni prime de démobilisation, et on a poussé cet esprit étroit jusqu'à ce point de leur donner seulement un paquet de cigarettes au lieu de huit qu'ont touché leurs camarades français. Puis, les prisonniers de guerre polonais ont été envoyés devant la commission militaire polonaise qui dépend du Comité Polonais de Londres!

De la part des déportés po-

litiques, on nous signale le fait que certaines préfectures donnent à tous les déportés immigrés de cette catégorie la résidence surveillée! Il faut savoir que cela signifie de vivre dans un petit village et de se présenter tous les jours à la gendarmerie. On comprendra que dans ces conditions, l'immigré se voie dans l'impossibilité de trouver du travail.

Enfin, nous rappelons le cas de Mme Teresa Noce, la femme de l'instructeur des Brigades Internationales en Espagne bien connu, Di Gallo, qui, après des souffrances atroces physiques et morales comme déportée politique en Allemagne, a été rapatriée en France où elle vivait avant la guerre. Depuis le moment qu'elle s'est présentée au centre de l'hôtel Lutetia à Paris, elle a disparu. Ses amis ignorent quel nouveau calvaire lui a été réservé par certaines autorités en France.

On voit que, hélas! le tableau que nous venons de tracer de la situation des immigrés déportés contient beaucoup plus d'ombre que de lumière. Pour changer cette situation, les immigrés eux-mêmes aussi, peuvent faire beaucoup. Leurs revendications trouveront un écho beaucoup plus fort s'ils sont tous organisés dans le M.N.P.G.D. C'est leur devoir élémentaire. Mêmes sacrifices, mêmes droits, mais aussi mêmes devoirs!

GEORGES.

Qu'attendez-vous pour payer ?

Quand vous rentrez chez le boulanger et que vous prenez votre ration quotidienne de pain, vous payez de suite. Pour toutes les marchandises que vous achetez, c'est pareil. Et alors, pourquoi croiriez-vous que pour un journal il en serait autrement ?

Il y a beaucoup d'organisations qui ont pris le Trait d'Union, qui l'ont vendu et qui retiennent l'argent chez leur trésorier.

Qu'attendent-elles pour nous payer ?

L'argent du journal ne doit pas rester en dépôt chez les trésoriers des Comités. Nous en avons besoin pour payer les factures de l'imprimerie. Si nous ne payons pas, nous ne pourrions plus faire paraître notre journal, l'immigration perdrait sa meilleure arme; et cependant, l'argent est là, il dort seulement dans les caisses des organisations des immigrés.

Donc, n'attendez plus ! Envoyez-nous immédiatement l'argent que vous nous devez, et, ajoutez, si vous pouvez, des souscriptions en faveur du Trait d'Union.

VIENNE, LA VILLE ETERNELLE !

Agis au lieu de demander
Sacrifie-toi, sans espoir de gloire,
Ni de récompense
Fais d'abord des miracles, si tu veux
les dévoiler
Ainsi seulement, tu pourras
Accomplir toute ta destinée.

Ludwig Van BEETHOVEN

Un correspondant auprès des forces de Tolboukine écrit :
« Le fracas des fusils s'éteint. Soudain, tout est silencieux. C'était la fin du combat pour Vienne, tel que je l'ai vécu. Nos hommes sont entrés dans la ville en libérateurs. Tankistes et mitrailleurs ont couvert les tombes de Beethoven, de Strauss, de Gluk, des couronnes d'honneur ; ils ont comblé le monument de Mozart de roses rouges. La couronne dédiée « de l'unité du commandant Solodow » a pour inscription : « Pour Iohann Strauss », « Au grand Beethoven, des gardes de l'Armée Rouge » est marqué sur un autre.

« Je pensais aux mots inoubliables de Grillparger sur le monument de Beethoven au cimetière de Vienne, d'après lesquels on y fit ériger une pierre tombale, afin que les fils de nos fils sachent, où s'agenouiller, où joindre les mains, où baiser la terre qui recouvre ses cendres ».

Les gardes et soldats de l'Armée Rouge ont agi dans le sens des mots prophétiques de Grillparger en honorant nos grands musiciens.

L'écrivain français Van Vassenhove, a donné une description magnifique du cimetière central de Vienne et en particulier de la partie où se trouvent les tombeaux des grands musiciens autrichiens, qui prouve, comme l'acte noble des soldats russes, qu'une vraie culture comme celle de Vienne éternelle ne connaît pas de frontières, mais seulement une amitié étroite de frères et de sœurs.

Voici ce qu'a écrit Van Vassenhove :

« Il est à Vienne, dans la cité des morts, un quartier réservé aux tombes d'honneur, et dans ce quartier un coin qui plus qu'aucun autre honore l'Autriche. Dissimulé aux promeneurs de l'allée centrale par des paravents de verdure, il forme à part un petit parc triangulaire où le lilas éclaircit l'ombrage d'un bosquet d'érables dont le feuillage touffu s'ouvre par places pour abriter un monument funéraire. Là, de ce marbre noir poli au reflet sévère, qui semble éterniser la douleur, symbole d'une destinée d'airain dont le bloc n'offre point de pri-

se aux espérances, où rien, pas même la trace de nos larmes ne s'incruste. Ce sont des stèles de pierre blanche qui jaillissent de ces niches de verdure, et la clarté qu'elles y font resplendir, loin de troubler la solennité du lieu, rehaussent de je ne sais quelle note sereine et comme d'une reconfortante promesse d'immortalité. Cimetière, coin des Champs-Élysées réservé au génie, ou Panthéon musical ?

« Ils sont là en une proximité inouïe, les grands parmi les plus grands de ceux qui ont arraché à la musique divine des accents dont aucun art n'égale la pénétration. Tous, Autrichiens, tous, Viennois à un ti-

par BORCHARD

tre quelconque, semble-t-il. Qu'on se figure une ville qui, ayant enfanté ou attiré et retenu dans son sein Goethe, Schiller, Racine, Jean-Jacques Rousseau, Chateaubriand, eût pieusement bordé leur lit funéraire dans un même jardin tout embaumé de parfums, splendeur des fleurs et du soleil, vibrant à la voix familière des oiseaux qui l'habitent !

« Une stèle pyramidale simple et massive, dépourvue d'autre ornement qu'une lyre de bronze dont la rouille a mordu la pierre comme une traînée de larmes, et que surmonte un papillon, symbole de l'âme délivrée. attire aussitôt le regard d'une force irrésistible ; avant d'avoir lu, on pressent que lui ne peut être que là, qu'aucun sculpteur n'a osé proportionner à sa mémoire l'allégorie dont se chargent les monuments voisins, ni même évoquer de son ciseau les traits d'une sévérité douloureuse, si familiers à tous. Le nom seul se détache du socle : c'est bien Beethoven. Une grille entourée d'un carré de fleurs protège la dalle grise qui recouvre cette cendre sacrée.

Une destinée singulière qui, de son vivant, avait fait errer Beethoven de maison en maison, n'a pas voulu qu'il trouvât dans le cimetière de Währing où il fut conduit après la suprême étape de la rue des Espagnols la demeure ultime et intangible : sa cendre même devait connaître les tribulations d'un transfert au cimetière central où elle semble bien avoir pris possession, cette fois, d'un domaine définitif. C'est là qu'au grand jour, Beethoven se lèvera dans le cercle de ses émules, car ils sont tous là, ou presque, et, en premier lieu, à ses côtés le bon Viennois Schubert, un de ceux, pas trop nombreux, qui le visiteront pendant sa maladie, fidèle au maître dans la vie et dans la mort.

« Le monument funéraire de l'auteur du « Roi des Aulnes » est un tabernacle flanqué de deux colonnettes, limité au sommet par un fronton triangulaire et d'où se détache en haut-relief une allégorie : la muse couronnant le musicien trop tôt enlevé à l'Autriche, le regrette Franz Schubert qui est à Vienne ce que Mozart est à Salzbourg. Puis, voici le profil allongé du roi de la Valse, Iohann Strauss dont Wagner sut discerner et apprécier le génie. Un peu plus loin Brahms médite sur une partition ouverte. A défaut des restes dispersés de Mozart, un piédestal dresse au centre de ces tertres grandioses la muse gracieuse qui l'inspira. Joseph Haydn inhumé à Eisenstadt, manque à cette ronde de héros de l'art, et l'on s'étonne de ne point rencontrer au moins ici, aux côtés de celui de Mozart, son cénotaphe. Au fond de cette scène unique au monde, un obélisque orné d'un médaillon marque la place où fut enterré

le musicien à la fois Viennois et Parisien : le chevalier Gluck. Puis, voici les Hugo Wolf, les Joseph Lanner, et jusqu'à Franz von Suppé dont le monument paraît bien haut parmi ces hautes cimes.

« En passant une fois encore devant la tombe de Beethoven, je remarque les bouquets de lilas et de muguet à demi-fanés qui en jonchent la dalle. Quelques roses fraîches y gisent éparpillées et, non loin d'elles, je perçois un point rouge, comme une petite tâche de sang. En y regardant de plus près, je reconnais l'insigne de la Légion d'honneur. Quelque Français gêné d'être venu les mains vides, aura dégarni sa boutonnière et laissé tomber la rosette à côté des roses. Mort sans femme, sans enfants, Beethoven laisse en tous pays une éternelle descendance, qui sans cesse fleurira sa tombe. Les paroles d'adieu que lui dédia le grand poète autrichien Grillparger remontent à ma mémoire :

Nous lui avons fait ériger une pierre tombale : moins un monument pour lui qu'un avertissement pour nous. C'est afin que les fils de nos fils sachent où s'agenouiller, où joindre les mains et où baiser la terre qui recouvre sa cendre. La pierre est simple, comme le fut sa vie ; elle n'est pas grande : un grand monument eût paru mesquin, au prix de la valeur de l'homme. Le nom de Beethoven s'y lit, blason sublime, évoquant la pourpre ducale et le chapeau princier.

Rares sont les instants d'enthousiasme en cette époque pauvre d'esprit. Approchez de cette tombe. Sanctifiez-vous. C'est un enthousiaste. Il tendait tout son effort, tout son souci, toute sa souffrance vers un seul but : il y sacrifia tout. C'est ainsi qu'il passa sur cette terre, sans épouse, sans enfant. Peu de joie, moins de jouissance encore. Si un œil le scandalisait, il se l'arrachait et sans arrêt poursuivait sa route. Que si, dans cette époque où tout s'effrite, il nous reste encore quelque sens de ce qui est entier recueillons-nous au bord de sa tombe.

Car s'il y eut de tout temps des poètes et des héros, des bardes et des illuminés, c'est pour qu'à leur contact la pauvre humanité effondrée se redresse et se rappelle à la fois, d'où elle vient, où elle va.

« J'ose prétendre que ce Panthéon, à lui seul, suffirait à témoigner du passé, à répondre de l'avenir de l'Autriche et de la Vienne éternelle ».

UN GRAND PEINTRE POLONAIS : Jean MATEJKO

Jean Matejko est le plus grand, le plus célèbre de tous les peintres polonais. Il est né à Cracovie en 1838. Son père était un pauvre professeur de musique. Sa mère est morte lorsqu'il était encore un petit enfant. Son talent et l'amour pour la peinture apparaissent tôt. Il apprenait cet art à Cracovie, ensuite à Vienne et Munich. Ses maîtres voyaient ses capacités, mais ne prévoyaient pas encore sa grandeur.

En 1864, il exposa à Paris son premier grand tableau historique : « Sermon de Skarga » (un prêtre polonais qui a prédit aux nobles, à la fin du XVI^e siècle, les futurs malheurs qui s'abattraient sur le pays). Depuis ce temps-là, Matejko est devenu la propriété du public international, car l'incomparable composition, une technique magnifique et l'expression de son pinceau, lui ont valu, à cette occasion, la médaille d'or. Cette distinction décernée par le jury le plus sévère alors du salon parisien, lui ont donné la citoyenneté dans le monde artistique tout entier. Tous ses tableaux ont des sujets historiques. Son « Rejtan » (le seul député qui après le premier partage de la Pologne a refusé de voter pour sa ratification, déchirant ses vêtements et ne laissant pas passer les autres) est un chapitre passionnant de l'histoire polonaise qui a fait une impression énorme à l'exposition de Paris. Qui a pu admirer ce tableau, n'oubliera pas la force extraordinaire de cette image de maître.

Il descend profondément à la source historique et avec un naturalisme effrayable, il nous présente l'assemblée corrompue à qui fut confié le sort de la patrie et qui la trahit, honteusement. Et au milieu de cette bande corrompue, nous voyons Rejtan désespéré, la poitrine nue, qui ne s'est laissé gagner par rien et qui est prêt plutôt à donner sa vie que de consentir à ces honteux marchandages. C'est un trait héroïque qui apparaît dans toutes les pages de l'histoire polonaise. Et il apparaît même à l'époque de chute et de corruption pour flétrir avec mépris l'indignité et la honte.

Après cette tristesse et honte pour consoler et remonter l'esprit de la société polonaise, Matejko peignait les événements heureux et glorieux. Le tableau « Stefan Batory » représente la réception par ce roi à Pskov en plein air, l'envoyé du pape Possevin et les émissaires du tsar Ivan le Terrible suppliant la paix. Ensuite, « Union de Lublin » (l'assemblée historique qui a scellé l'union entre la Pologne et la Lithuanie sous la devise célèbre : « Libres avec libres, égaux avec égaux ») où nous voyons des portraits méticuleusement faits et à travers les personnages, nous voyons l'action historique.

L'« Hommage de la Prusse » est un tableau du même genre. Il présente un des plus grands triomphes de la Pologne : l'hommage rendu par le premier prin-

ce de la Prusse après la sécularisation de l'Ordre Teutonique, Albert le Premier, au roi de Pologne, Sigismond le Vieux, dont il se reconnaissait vassal.

« La bataille de Racławice » est un tableau qui a surpassé la composition précédente de dimensions immenses : « La bataille de Racławice et son grand chef Kosciuszko inspirent l'artiste peintre par l'amour de la patrie. Avec un amour et un dévouement véritables, il s'est mis au travail pour transmettre à la postérité la mémoire du héros de la nation qui s'est lancé au secours de la patrie opprimée, et le 4 avril 1794, à la tête de bataillons de paysans, délivrés par lui du servage, armes seulement de faux, remporta la magnifique victoire de Racławice. Le 12 septembre 1833, au deux cent cinquantième anniversaire de la délivrance de Vienne du siège turc par le roi polonais Jean Sobieski, Matejko fit son tableau « Le roi Jean III Sobieski à Vienne ». Prévu pour le musée à Cracovie, Matejko en fit cadeau au Saint-Père. Le tableau fut placé au Vatican et le pape Léon XIII, par gratitude, a ordonné de peindre sur un mur de la basilique, la remise de ce souvenir polonais.

En 1890, on a donné à Matejko à l'exposition de Muriel, un pavillon spécial pour représenter l'histoire de la civilisation en Pologne dont les tableaux, par l'âme de la composition, formaient un tout qui donnait l'occasion de connaître mieux le génie du grand maître que certaines de ses grandes créations. Le premier de ce cycle est la conversion au christianisme par Mierislas Ier, ensuite viennent le premier synode des évêques à Leczyca, l'enterrement de Henri le Pieux, tué dans la bataille de Lignice avec les Tartares, Casimir le Grand mettant les fondements à la cathédrale de Lwow, le baptême de la Lithuanie avec Jaglamo et Jadwiga, l'élection de Henri Valois comme roi de Pologne et beaucoup d'autres. Le dernier représenté le dernier roi Stanislas-Auguste Pomirivowski. Naturellement que l'idée principale d'un tel cycle n'est pas facile à comprendre, car les couleurs frappent d'abord nos yeux et ce n'est qu'après un moment que nous voyons ce qu'a jeté sur la toile le cerveau d'un historien expérimenté et qui nous fait revivre les belles pages d'histoire.

On a beaucoup parlé du tableau de Matejko : « Jeanne d'Arc » qui représente l'entrée triomphale de Jeanne d'Arc et du roi Charles VII. Il faut ajouter qu'au moment de peindre ce tableau, le maître était myope à tel point qu'il ne pouvait pas embrasser la composition tout entière. Il travaillait à la lumière artificielle pour illuminer à la lueur de torches, certains groupes où Jeanne d'Arc, après la victoire sur les Anglais, emmène le jeune roi à la coronation dans la cathédrale de Reims. La peinture moderne n'a probablement rien de pareil quant à l'observation stricte de la vérité historique, la force du sentiment, la technique de maître, ainsi que de la richesse de l'antaisie.

Il y a moins de tableaux réalistes, mais beaucoup de dessins. Il y a aussi des tableaux comme « Résurrection de Lazare », la Sainte-Vierge avec les saints patrons de la Pologne ». Sa dernière œuvre, interrompue par la mort, était le serment de « Jean Casimir, le roi exilé après son retour qui jure devant la statue de la Vierge de chasser l'invasisseur et améliorer le sort du peuple. La poésie comme la peinture polonaise étaient toujours fidèles aux idéaux de la liberté : égalité et fraternité.

Le gouvernement provisoire actuel à Varsovie se met, après tant d'épreuves, à réaliser ses idéaux démocratiques pour lesquels des milliers des meilleurs fils de la Pologne ont donné leur vie. Que notre peinture, dans l'avenir, s'inspire par l'exemple de Matejko qui fut notre plus grand peintre. Il était comme homme aussi grand et sublime.

On peut rarement trouver une telle foi sincère, un courage indomptable dans les malheurs. L'amour de la patrie, penser à elle sans répit ni repos, le travail pour sa gloire et servir pour son avenir, remplissaient sa vie. Il a formé tout une école de peintres. Ses œuvres admirées dans le monde entier ont provoqué hors de nos frontières le vif intérêt pour la lutte de ce peuple polonais pour sa liberté et au maître lui-même, elles ont frayé le chemin à l'immortalité.

Matejko est mort à Cracovie, dans la même maison, rue St-Florian, où il est né, le 1er décembre 1893.



« Et maintenant au travail pour te conserver »

VENDEZ NOS TIMBRES DE SOLIDARITÉ !



Il y a déjà de nombreuses organisations qui ont pris nos timbres de solidarité.

Elles ont montré de comprendre l'importance de notre campagne de solidarité. Pour faire la guerre, il faut trois choses : de l'argent de l'argent et encore de l'argent. Et pour la lutte du G.A.D.I., il faut aussi de l'argent. Si l'on veut que le G.A.D.I. défende les intérêts des immigrés, il faut lui donner les moyens nécessaires.

C'est très bien si les organisations montrent de l'avoir compris et qu'elles commandent nos timbres de solidarité.

Mais il faut aussi qu'elles nous envoient rapidement les sommes récoltées. Même si tous les timbres n'ont pas été vendus, il faut nous envoyer des acomptes. Chaque journée perdue, c'est une journée perdue pour notre travail.

N'oubliez pas que ceux qui sont dans la nécessité ne peuvent pas attendre !

VUE SUR LE MONDE

LA LUTTE SÉCULAIRE DU PEUPLE HONGROIS CONTRE LE GERMANISME

La guerre de l'indépendance

L'influence de la grande Révolution française

La grande Révolution française a eu son écho jusqu'en Hongrie. Mais comme la bourgeoisie des villes, dans le sens occidental, était encore pratiquement inexistante à cette époque en Hongrie les idées nouvelles ne pouvaient gagner que quelques intellectuels et étudiants venus de l'étranger. Le peuple tenu dans un état d'ignorance lamentable ne savait ni lire ni écrire. Il était incapable de mener une action politique indépendante et autonome. Enfin, les nobles propriétaires fonciers étaient tous les ennemis mortels de la « peste jacobine ».

C'est ainsi que les premiers apôtres des idées de la grande Révolution française sont restés des conspirateurs isolés de la masse et leurs associations secrètes une fois découvertes ils étaient arrêtés et exécutés sans laisser aucune trace quelconque dans la vie de la société hongroise.

La transformation politique et sociale de la Hongrie ne pouvait pas être l'œuvre de quelques conspirateurs rêveurs et idéalistes. Elle se fit quand même par le changement de nombreuses circonstances.

L'époque des réformes

C'est au début du XIXe siècle, l'époque de la grande transformation capitaliste. Guide par les soucis d'ordre militaire, le gouvernement entreprit certaines réformes : construction de routes et usines de guerre, exploitation plus rationnelle des mines, etc. La Hongrie commença par l'exportation en gros des produits agricoles et par l'exécution de certains travaux devenus nécessaires pour le développement du commerce. On construisit des routes et des ponts, on régla des fleuves et en 1840 on inaugura déjà le premier chemin de fer. L'industrie commença à se développer.

Les Hongrois en agissant ainsi transformèrent peu à peu leur pays et, sans s'en apercevoir, ils se transformèrent eux-mêmes. Les idées qu'ils avaient repoussées jusqu'alors devenaient soudainement naturelles, elles exaltaient leurs propres desirs. Il fallut seulement traduire en hongrois ou plutôt transplanter dans la terre hongroise les idées de la grande Révolution française pour que tout le monde les comprenne ; mais pour cela, il fallut renover d'abord la langue hongroise pour qu'elle soit capable d'exprimer les idées dans une forme littéraire. La langue hongroise de l'époque était rustique, pauvre en mots et en expression. Le mouvement pour la renouveau de langue fut ainsi un des précurseurs du grand mouvement démocratique et national. Le gouvernement de Vienne a reconnu tout de suite le vrai caractère de ce mouvement pour renover la langue et il a mis tout en œuvre pour empêcher son développement. Le plus ardu et important (du point de vue littéraire et scientifique) de ces renouveaux de langue, François Kossuth a dû subir sept ans de prison dans la forteresse de Kufstein, en Autriche.

Une vie nouvelle

C'est une vie nouvelle qui commença dans les villes rustiques de la Hongrie ; à la nouvelle activité commerciale et industrielle le s'ajoutèrent les activités politiques, littéraires et scientifiques. Les assemblées départementales manifestent une émulation encore jamais vu ; on réclame partout la transformation démocratique du pays, l'abolition du serfage et le renouvellement complet du système administratif moyennageux qui était encore en vigueur. On ouvrit un Théâtre National on fonda de nombreux journaux. Le mouvement trouva des partisans dans tous les milieux de la nation de haut en bas et de bas en haut. Le comte Etienne Szechenyi, un des plus riches magnats du pays a offert ses revenus d'une année entière (300.000 florins) pour la création de l'Académie. Il déployait en même temps une très grande activité pour le développement du commerce et de l'industrie. Mais c'est la petite noblesse qui représente l'élément moteur

de la lutte. Elle n'est pas abrutie par une misère noire, ni corrompue par une richesse excessive. Elle combattit depuis des siècles les privilèges de la haute noblesse et ce fut elle qui rempaga, dans les villes hongroises du XIXe siècle la classe moyenne, occupant les postes de l'administration et les professions libérales. C'est de leur rang que sortirent les chefs les plus dévoués de la lutte pour l'indépendance et la liberté de la Hongrie. En premier lieu, Louis Kossuth avocat, journaliste remarquable et orateur brillant.

Le 15 mars 1848

Ouvriers et commerçants, citoyens et seigneurs et même les jeunes filles de saisons discutaient et réclamaient les réformes patriotiques et démocratiques. Tout tendait à bouleverser l'ordre existant et anachronique, à changer le régime. Et quand la nouvelle de l'insurrection parisienne, en février 1848, parvint à Budapest, le pays était mur pour la même révolte. La révolution gagna rapidement l'Allemagne ; le 15 mars 1848, à la nouvelle de la révolution à Vienne, la jeunesse universitaire s'éleva par le plus grand poète hongrois, Alexandre Petofi, sans se soucier de la censure, rédigea et édita le programme de la transformation nationale et démocratique de la Hongrie. Ce programme tend en outre à transformer la Hongrie en un pays indépendant lié à l'Autriche uniquement par la personne du roi-empereur. On ouvre les portes des prisons politiques, on édite les journaux sans soumettre préalablement à la censure, on ne respecte plus les fonctionnaires de l'empereur et, en quelques jours, l'élan magnétique du patriotisme et de la liberté gagne le pays entier ; l'Assemblée Nationale (encore nobiliaire) abolit le serfage d'un geste généreux.

Le gouvernement impérial de Vienne est balayé par les mouvements populaires éclatés simultanément dans les différents pays de la couronne et l'empereur cède aux exigences générales pour gagner du temps, pour pouvoir rassembler la force armée nécessaire pour reprendre toute la liberté qu'il a dû octroyer. L'empereur nomme donc le premier gouvernement hongrois responsable devant l'Assemblée Nationale du pays.

Louis Kossuth

créé l'armée nationale

Mais déjà quelques mois après l'empereur va à l'attaque. Il refuse de sanctionner certaines lois et menace le gouvernement hongrois d'envoyer des troupes pour remettre de l'ordre en Hongrie. Devant cette menace, le gouvernement hongrois n'a qu'un seul geste : résister. Et quand Louis Kossuth demanda au Parlement les crédits nécessaires pour créer une armée forte de 200.000 hommes, l'Assemblée les accorda avec enthousiasme et à l'unanimité. C'est la guerre pour l'indépendance qui vient d'être décidée.

Le peuple hongrois a tout de suite compris que c'est son indépendance et sa liberté qui sont en jeu. Les volontaires s'enrôlent aux accents des chansons patriotiques, les femmes déposent leurs bijoux à l'autel de la patrie, on transforme les cloches en canons. Le peuple hongrois mit tout en œuvre pour gagner cette guerre. L'enthousiasme populaire est celui de la France de la Grande Révolution. Les Hongrois haïssent les Allemands et l'empereur, leurs oppresseurs séculaires, les souffrances et les humiliations accumulées pendant les siècles devaient s'effacer maintenant.

La guerre de l'indépendance continua pendant toute une année ; elle fut le dernier espoir de tous les démocrates de l'Europe vaincue par la réaction. Des Polonais (comme le général Bem), des Italiens, des Autrichiens démocrates et même des Anglais (Richard Guy) combattirent dans les rangs de l'armée de l'indépendance hongroise. Malgré des immenses difficultés, cette armée a enregistré de nombreuses victoires et a infligé de lourdes pertes à l'armée impériale.

L'intervention du Tsar

Mais il y avait quelques troupes qui collaborèrent avec l'empereur pour faire échouer l'effort immense de la nation. Ces misérables émigrés de Vienne, les représentants de certaines familles de la noblesse, qui, se sentant particulièrement menacés dans leurs intérêts égoïstes des propriétaires fonciers. Quand l'Assemblée Nationale hongroise proclama la détronisation de la maison Habsbourg, se sont joints à la requête de l'empereur adressée au tsar de toutes Russes sollicitant son intervention contre la Hongrie rebelle. Le tsar craignant que l'exemple de la Hongrie ne soit suivi par les Polonais, se précipita au secours de son confrère impérial. L'armée hongroise attaquée ainsi de tout côté, malgré son héroïsme, malgré les sacrifices énormes du peuple hongrois est vouée à la défaite. Elle a déposé ses armes en 1849. La Hongrie, dernier espoir de tous les démocrates de l'Europe, est vaincue par la réaction coalisée.

Après, c'est la terreur qui s'abat sur la Hongrie. Le 6 octobre 1849, on exécute 13 chefs de la Hongrie indépendante. Les prisons sont pleines des meilleurs patriotes. Toutes les conquêtes de la démocratie abolies, sauf une : l'empereur n'ose pas rétablir le serfage. L'époque fut une des plus tristes dans l'histoire de la Hongrie.

Mais si l'empereur aidé par le tsar a pu maîtriser l'armée hongroise par une supériorité écrasante de ces forces, il n'a jamais pu enchaîner le cœur et l'âme de ce peuple fier, aspirant à la liberté, qui en a pris goût pendant ces quelques mois quand il a pu gouverner lui-même. Dans son esprit, le peuple hongrois ne se rendait jamais.

LA "GRANDE PRESSE" découvre les atrocités nazies

Dans le journal suisse, « La Voix Ouvrière », J. Vincent écrit un article qui s'adresse particulièrement à la presse suisse, mais dont tous les reproches, mot par mot, peuvent être faits à beaucoup de journaux de la grande presse internationale qui aujourd'hui n'ont assez de mots d'indignation sur ce qui s'est passé dans les camps de la mort lente en Allemagne. Voici un extrait de cet article :

« La « grande presse » découvre les atrocités nazies. Elle apprend l'existence des camps de la mort : Buchenwald, Birkenau, Ravensbrück, Gelsen-Belsen, Dachau, Oranienbourg. Elle s'indigne. L'Agence télégraphique suisse envoie ses représentants en Allemagne. Hier encore, la « Gazette de Lausanne » publie d'abominables relations de ce qui se passait au camp de Mauthausen, « à côté duquel celui de Buchenwald était un sanatorium ! »

Hélas ! Tout cela n'est qu'un trop vrai. La Suisse horrifiée découvre la bestialité hitlérienne. Passons pour les braves gens qui honnêtement s'indignent, mais les journalistes ! Mais ceux qui SAVAIENT, QUI NE POUVAIENT PAS IGNORER ce qui se passait en Allemagne depuis 1933 et qui se sont tus, des années durant...

Quand commence le grand massacre, en 1933, des militants communistes et socialistes qu'on lynche, qu'on assassine et qu'on pend, NOTRE PRESSE SE TAIT.

Quand le Livre Brun publiait cent mille exemplaires de sévices et de tortures des barbares

Mous nous excusons devant nos lecteurs et abonnés que dimanche dernier le « Trait-d'Union » n'a pas pu paraître à cause de la grève générale dans le département.

L'ADMINISTRATION.

TÉHÉRAN

— par Raymond FURON —
ancien professeur à l'Université de Téhéran

La ville se divise en deux quartiers très différents : au sud, la vieille ville et les bazars ; au nord, la ville neuve qui s'est grandie très rapidement.

La ville neuve procède, évidemment, d'une hygiène meilleure ; mais, comme trop de villes orientales qui veulent être à l'image des villes d'Occident elle perd tout caractère et le voyageur peut être un peu étonné de voir des toitures de tôle ondulée s'agripper sans respect aux murs de quelque vestige vénérable échappé à la pioche des démolisseurs.

La ville neuve de Téhéran possède de très larges avenues bien tracées, asphaltées, pourvues de trottoirs et bordées de maisons neuves en brique claire et toiture de tôle. Avenues, rues et ruelles sont éclairées à l'électricité. Le téléphone automatique a même été installé en 1937.

L'avenue Sepah, la rue Royale (Khyaban-Shahi), la rue Lalezar, la plus vivante de toute la ville, ont de nombreuses boutiques bien achalandées. Il existe, en outre, des magasins municipaux où se vendent les marchandises fabriquées dans les manufactures de l'Etat, des tissus surtout. Les grands bâtiments ad-

ministratifs sont construits suivant deux modes principaux. Il y a des constructions en ciment armé, revêtement de briques claires, avec des fenêtres en ogive et des décors de faïence, qui sont souvent d'un heureux effet. L'art antique, en néo-achéménide, si l'on peut dire sont inspirées de l'art antique. La préfecture de Police, le plus grand palais de Téhéran, comporte ainsi des colonnes avec chapiteaux achéménides, frises d'archers, etc. Le nouvel immeuble de la Banque Mellî Iran est le triomphe du genre. La seule chose à craindre, dans ce mode de constructions, est leur poids énorme, qui nécessite des fondations pierres étudiées et le choix des pierres qui sont trop souvent gélives.

Toutes les enseignes des magasins, même européens, sont obligatoirement écrites en persan. L'usage des caractères latins est interdit, même sur les affiches des cinémas. Cette absence d'une seconde langue est encore une difficulté pour l'Européen en relations avec l'administration ; il écrit en français ou en anglais et reçoit les réponses en persan, qu'il ne peut pas lire.

On connaît aussi, à Téhéran, la vie chère, et même de plus en plus chère. Pour un Européen, la vie est plus chère à Téhéran qu'à Paris, surtout à cause du prix des loyers. La plus modeste maison, comportant quatre pièces utilisables se loue (non meublée) au minimum quinze mille francs par an en comptant la livre à 150 francs), et cela ne comporte évidemment ni chauffage ni eau courante. Les bons domestiques sont extrêmement rares.

La vieille ville a un tout autre cachet. C'est une vieille ville orientale, une fourmilière, un amas de maisons de pisé (dont certaines sont fort jolies), un labyrinthe de ruelles. Les bazars sont beaucoup moins beaux que ceux d'Ispahan, de Yazd ou de Chiraz, mais tout de même pleins de vie.

Encore plus loin, ce seront les grands caravansérails, les grands entrepôts des marchands, importateurs et exportateurs. Là on perd la notion du temps, à quelques siècles près. Malgré la concurrence des camions, les chameaux continuent le trafic millénaire et viennent apporter leurs charges : de la vaisselle russe, des caisses de thé de Chine ou de Ceylan, des balles de soieries, des épices ; ils vont remporter des tapis, des balles de coton, de la laine, des fruits secs. On travaille là comme il y a mille ans tranquillement, la pipe (à opium ou à tabac), à portée de la main des tasses de thé, une rose dans un vase un oiseau dans une cage. C'est là qu'on apprend toutes les nouvelles, et les caravaniers qui viennent de loin en ont toujours d'étonnantes. C'est là encore qu'on a gardé le goût des belles vieilles choses. Le marchand nous recherche volontiers les vieilles pièces qu'il n'essayerait même pas de vendre, de vieux châles multicolores, des étoffes de Kirman, tissées à la main, des tapis de soie centraux, des porcelaines de Chine.

Tout cela va disparaître. Demain ce sera le passé. Un peu partout, la vieille ville succombe sous la pioche ; de grandes artères y sont ouvertes, les caravansérails sont transformés en garages ou les mécaniciens réparent à grands coups de marteau les camions et les autobus. Le temps de la méditation et des joyeux bavardages est passé et aussi celui du travail paisible. Il y a des besoins nouveaux et il va falloir travailler, de gré ou de force, dans le bruit, la poussière et les nouvelles odeurs. Les fils des derniers artisans habiteront une cellule dans un cube de ciment et travailleront à la chaîne...

Le Gérant : M. Bernier

Imprimerie spée. de TRAIT D'UNION
15, Cours du Vieux-Port, Marseille